

Guérisons d'enfants dans l'EMV

Table des matières

EMV 64 – Jésus vient de guérir le paralytique dans l'Évangile. Il sort et une mère lui présente son enfant.	2
EMV 108.7 – Guérison d'un enfant par l'intercession de Marie.....	3
EMV 115.1-3 – Alexandre, un soldat romain, apporte un enfant à Jésus, blessé à la tête par son cheval. C'est un Romain et il pénètre dans le Temple... Cela crée un scandale, mais cela n'empêche pas l'homme de croire dans le Christ	5
EMV 125 - Un enfant a des fractures à la jambe. Il a été renversé par un char romain et est immobilisé. Jésus le prend dans ses bras puis parle à la foule. À la fin de son discours à la foule, il guérit.	8
EMV 155 – Guérison de Faustina, la fille de Valéria, une dame romaine. Elle s'est étouffée et qui a peut-être une diphtérie.....	11
EMV 161 – Guérisons du petit-fils d'Elie, le pharisien de Capharnaüm	13
EMV 166 – Guérison d'un enfant atrocement brûlé	16
EMV 252 – Les raisons des miracles. Guérison d'un enfant ravagé par la fièvre et d'une mère qui n'a pas de lait	17
EMV 259 – Guérison (par Jacques d'Alphée) d'un enfant aux jambes tordues.....	20
EMV 331 – Guérison de l'enfant de la Cananéenne et d'une autre enfant, que Jésus guérit d'un seul mot.....	23
EMV 345 – Guérison d'un enfant mort-né.....	31
EMV 358 – Guérison de l'enfant Jaia, qui est aveugle.....	33

EMV 64 – Jésus vient de guérir le paralytique dans l'Évangile. Il sort et une mère lui présente son enfant.

64.6 Cela permet à la mère d'entrer avec son petit encore au sein, mais absolument squelettique. Elle le tend à Jésus avec ces seuls mots :

« Jésus, tu les aimes, ces petits. Tu l'as dit. Au nom de ton amour, et de ta Mère !... »

Elle pleure.

Jésus prend le bébé vraiment moribond, le pose contre son cœur. Il tient un moment contre sa bouche son petit visage cireux, aux lèvres violacées et aux paupières déjà closes. Il le tient ainsi un moment ... et quand il le détache de sa barbe blonde, son petit visage est rose, sa petite bouche esquisse un sourire enfantin, ses yeux regardent tout autour de lui, vivants et curieux, ses mains, auparavant contractées et qui s'abandonnaient, jouent dans la chevelure et la barbe de Jésus, qui rit.

« Oh ! Mon fils ! S'écrie la maman, radieuse.

– Prends-le, femme, sois heureuse et bonne. »

La femme saisit son bébé revenu à la vie, le serre sur son sein et le petit fait valoir tout de suite ses droits à la nourriture. Il fouille, ouvre et tête, avide et apaisé.

Jésus bénit et passe.

EMV 108.7 – Guérison d'un enfant par l'intercession de Marie

108.7 La foule, la petite foule qui s'était rassemblée, pousse un cri de joie et acclame le Messie. Mais aussitôt après, elle se tait et s'ouvre pour laisser passer une mère qui porte sur les bras un garçon d'environ dix ans, paralytique. Au bas de l'escalier, elle le présente comme pour l'offrir à Jésus.

« C'est une de mes servantes, explique le maître de maison. Son fils est tombé l'an dernier du haut de la terrasse et s'est brisé les reins. Toute sa vie, il lui faudra rester couché sur le dos.

– Elle a espéré en toi tous ces derniers mois..., ajoute son épouse.

– Dis-lui de venir à moi. »

Mais la pauvre femme est tellement émue qu'on a l'impression que c'est elle qui est paralysée. Elle tremble de tous ses membres et s'empêtre dans son long vêtement en montant les hautes marches, son fils sur les bras.

Compatissante, Marie s'est levée et descend à sa rencontre :

« Viens, ne crains pas. Mon Fils t'aime. Donne-moi ton enfant, tu monteras plus facilement. Viens, ma fille. Je suis mère, moi aussi. »

Et elle lui prend l'enfant, auquel elle sourit doucement, en montant avec la charge pitoyable qu'elle porte sur ses bras. La mère la suit, en larmes.

Marie se tient maintenant devant Jésus. Elle s'agenouille et dit :

« Mon Fils ! Pour cette mère ! »

Rien d'autre.

Jésus ne demande pas comme d'habitude :

« Que veux-tu que je fasse pour toi ? Crois-tu que je puisse le faire ? »

Non, il dit en souriant :

« Femme, approche. »

La femme va juste à côté de Marie. Jésus lui pose la main sur la tête et dit simplement :

« Réjouis-toi. »

Il n'a pas fini de parler que déjà l'enfant, qui reposait lourdement sur les bras de Marie, les jambes inertes, s'assied brusquement et, avec un cri joyeux : « Maman ! », court se réfugier sur le sein de sa mère.

Les hosannas semblent vouloir pénétrer dans le ciel que rougit le crépuscule.

Son fils serré sur son coeur, la femme ne sait que dire et demande :

« Que dois-je faire pour te prouver mon bonheur ? »

Jésus lui répond, en lui faisant encore une caresse :

« Etre bonne, aimer Dieu et ton prochain, et élever ton fils dans cet amour. »

Mais la femme n'est toujours pas satisfaite. Elle voudrait... elle voudrait... et finit par demander :

« Un baiser de toi et de ta Mère à mon petit. »

Jésus se penche et l'embrasse, puis Marie fait de même. Et pendant que la femme s'éloigne, radieuse, au milieu des acclamations d'un cortège d'amis, Jésus explique à la maîtresse de maison :

« Il n'en fallait pas plus. Il était dans les bras de ma Mère. Même si elle n'avait rien dit, je l'aurais guéri. Elle est heureuse quand elle peut consoler une affliction et moi, je veux lui faire plaisir. »

Jésus et Marie échangent un de ces regards que seul celui qui en a vu peut comprendre, tant leur signification est profonde.

EMV 115.1-3 – Alexandre, un soldat romain, apporte un enfant à Jésus, blessé à la tête par son cheval. C'est un Romain et il pénètre dans le Temple... Cela crée un scandale, mais cela n'empêche pas l'homme de croire dans le Christ

115.1 Je vois l'intérieur du Temple. Jésus et ses disciples se tiennent près du Temple proprement dit, à savoir aux abords du Lieu saint où seuls les prêtres peuvent entrer. C'est une très belle cour à laquelle on accède par un atrium ; par un autre, encore plus richement décoré, on passe à la haute terrasse sur laquelle se trouve le cube du Saint.

C'est inutile ! J'aurais beau avoir vu mille fois et décrit deux mille fois le Temple, ma description de cet endroit somptueux, un vrai labyrinthe, sera toujours incomplète, tant en raison de la complexité du lieu qu'à cause de mon ignorance des termes et de mon incapacité à en établir un plan...

A ce qu'il me semble, ils sont en prière. Il y a beaucoup d'autres juifs, des hommes seulement, qui prient chacun pour son compte. C'est le soir précoce d'une sombre journée de novembre.

Un brouhaha dans lequel retentit la voix de stentor mais inquiète d'un homme qui jure aussi en latin, se mêle aux vociférations stridentes et aiguës de juifs. Cela ressemble au tumulte d'une rixe et une femme crie sur un ton perçant :

« Ah ! Laissez-le aller. Il dit que lui, il le sauvera. »

Le recueillement de la somptueuse cour est rompu. Beaucoup de têtes se tournent vers l'endroit d'où arrivent les voix. Judas, qui se trouve là avec les disciples, se retourne lui aussi. Sa haute taille lui permet de voir et il dit :

« C'est un soldat romain qui se débat pour entrer ! Il viole, il a déjà violé le Lieu saint ! Quelle horreur ! »

Beaucoup lui font écho.

« Laissez-moi passer, chiens de juifs ! Jésus est ici. Je le sais ! C'est lui que je veux ! Je n'ai que faire de vos pierres stupides. L'enfant meurt et lui, il le sauvera. Fichez-moi le camp, hyènes hypocrites... »

Lorsque Jésus comprend que c'est lui qu'on demande, il se dirige aussitôt vers l'atrium sous lequel a lieu ce remue-ménage. A peine arrivé, il s'écrie :

« Paix et respect à ce lieu et à l'heure de l'offrande.

– Oh ! Jésus ! Salut ! Je suis Alexandre. Ecartez-vous, chiens ! »

Ce à quoi Jésus répond paisiblement :

« Oui, écartez-vous. Je conduirai ailleurs le païen qui ignore ce qu'est ce lieu pour nous. »

Le cercle se fend et Jésus rejoint le soldat dont la cuirasse est ensanglantée.

« Tu es blessé ? Viens. On ne peut pas rester ici. » Et il le conduit plus loin en passant par l'autre cour.

« Ce n'est pas moi qui suis blessé, c'est un enfant... Mon cheval, près de l'Antonia, m'a échappé et l'a renversé. Les sabots lui ont ouvert la tête. Procule a dit : " Il n'y a plus rien à faire ! " Moi... ce n'est pas ma faute... mais c'est par moi que c'est arrivé et sa mère est désespérée. Je t'avais vu passer... venir ici... J'ai dit : " Le médecin n'y peut rien, mais lui, si. " J'ai ajouté : " Femme, viens. Jésus le guérira. " Ces idiots m'ont retenu... peut-être l'enfant est-il mort.

– Où est-il ? demande Jésus.

– Sous ce portique, sur le sein de sa mère, répond le soldat que j'ai déjà vu à la Porte des Poissons.

– Allons-y. »

Jésus hâte le pas, suivi des siens et d'un cortège de gens.

115.2 Sur les marches, à l'entrée du portique, adossée à une colonne, se tient une femme déchirée par la douleur qui pleure sur son enfant mourant. Ce dernier a le teint terreux, les lèvres violacées à demi ouvertes par le râle caractéristique de ceux qui ont une blessure au cerveau. Une bande lui enserre la tête, rouge de sang sur la nuque et sur le front.

« Il a la tête ouverte, devant et derrière. On voit le cerveau. C'est tendre, la tête à cet âge, et le cheval était fort et venait d'être ferré » explique Alexandre.

Jésus se tient auprès de la femme qui, elle non plus, ne parle pas ; elle est à l'agonie elle aussi, près de son fils mourant. Il lui pose la main sur la tête.

« Ne pleure pas, femme, dit Jésus avec toute la douceur dont il est empreint, une douceur infinie. Aie foi. Donne-moi ton petit. »

La femme le regarde, hébétée. La foule s'en prend aux Romains et plaint le mourant et sa mère. Alexandre se débat entre les sentiments de colère que lui font éprouver ces accusations injustes, de pitié et d'espoir.

Jésus s'assied à côté de la femme quand il se rend compte qu'elle ne peut plus faire un geste. Il se penche, prend dans ses longues mains la petite tête blessée, se penche encore davantage, s'ap-proche du minois de cire, souffle sur la petite bouche qui râle... Un instant se passe. Puis il a un sourire que l'on voit à peine à travers les mèches de cheveux qui pendent sur le front. Il se redresse. L'enfant ouvre les yeux et essaie de s'asseoir. Sa mère craint que ce ne soit son suprême effort et hurle en le tenant sur son coeur.

« Laisse-le aller, femme. Mon enfant, viens vers moi » dit Jésus – toujours assis à côté de la femme – en lui tendant les bras avec un sourire. Rassuré, l'enfant se jette dans ses bras. Il pleure non pas de douleur, mais sous l'effet de la peur que lui rappelle le souvenir de la scène.

« Il n'y a plus de cheval. Il n'y en a plus, dit Jésus pour le rassurer. Tout est fini. Ça te fait encore mal ici ?

– Non. Mais j'ai peur, j'ai peur !

– Tu le vois, femme, il n'y a plus que de la peur, mais elle est en train de passer. Apportez-moi de l'eau. Le sang et la bande l'impressionnent. Donne-moi l'une de tes pommes, Jean... Prends, mon petit. Mange. C'est bon... »

On apporte de l'eau. C'est même le soldat Alexandre qui l'apporte, dans son casque. Jésus s'apprête à détacher la bande.

Alexandre et la mère disent :

« Non ! Il revient bien à la vie... mais sa tête est ouverte ! »

Jésus sourit et enlève la bande. Un tour, deux, trois, huit tours. Il retire le linge ensanglanté. Du milieu du front à la nuque, à droite, il y a un seul caillot de sang encore mou dans les cheveux du bambin. Jésus trempe une bande et lave.

« Mais au-dessous il y a la blessure... si tu enlèves le caillot, elle va se remettre à saigner » insiste Alexandre.

La mère ferme les yeux pour ne pas voir.

Jésus lave à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le caillot se détache... voici les cheveux nettoyés. Ils sont humides, mais au-dessous il n'y a pas de blessure. Le front aussi est guéri. Il reste juste une petite marque rouge là où la cicatrice s'est formée.

Les gens crient de stupeur. La femme ose regarder et, quand elle voit, elle ne se retient plus. Elle s'écroule sur Jésus, l'embrasse en même temps que son enfant, et pleure. Jésus supporte cet épanchement et cette pluie de larmes.

« Je te remercie, Jésus, dit Alexandre. Je souffrais d'avoir tué cet innocent.

– Tu as fait preuve de bonté et de confiance. Adieu, Alexandre. Retourne à ton service. »

EMV 125 - Un enfant a des fractures à la jambe. Il a été renversé par un char romain et est immobilisé. Jésus le prend dans ses bras puis parle à la foule. À la fin de son discours à la foule, il guérit.

Jésus, à l'écart, écoute deux ou trois personnes qui ont des choses importantes à lui dire et qui regagnent ensuite leurs places, rassérénées.

Il bénit aussi un petit enfant qui souffre de fractures des jambes et qu'aucun médecin ne veut soigner. Ils disent :

« C'est inutile. La fracture s'étend tout en haut jusque vers la colonne vertébrale. »

Sa mère, tout en larmes, explique :

« Il courait avec sa petite soeur dans la rue du village. Un hérodien est arrivé au galop avec son char et l'a écrasé. J'ai cru qu'il était mort. Mais c'est pire, comme tu vois. Je l'allonge sur cette planche car... il n'y a rien d'autre à faire. Et il souffre, il souffre, car l'os perce. Mais ensuite, quand l'os ne percera plus, il souffrira car il ne pourra que rester allongé sur le dos.

– Tu as très mal ? demande avec compassion Jésus à l'enfant qui pleure.

– Oui.

– Où ?

– Ici... et là. »

Il touche d'une main hésitante les deux os iliaques.

« Et puis ici et là, et il touche ses reins et ses épaules. La planche est dure, et je veux bouger, moi... »

Désespéré, il fond en larmes.

« Veux-tu venir dans mes bras à moi ? Tu viens ? Je t'emmène là haut. Tu vas voir tout le monde pendant que je parle.

– Oh oui... ! (son oui est plein de désir). Le pauvre petit tend des bras suppliants.

– Alors viens !

– Mais il ne peut pas, Maître, c'est impossible ! Il a trop mal... Je ne peux même pas le bouger pour le laver.

– Je ne lui ferai aucun mal.

– Le médecin...

– Le médecin, c'est le médecin, mais moi, c'est moi. Pourquoi es-tu venue ?

– Parce que tu es le Messie, répond la femme qui pâlit et rougit, prise entre l'espérance et le désespoir.

– Et alors ? Viens, mon petit. »

Jésus passe un bras sous ses jambes inertes, l'autre bras sous les petites épaules, prend l'enfant et lui demande :

« Est-ce que je te fais mal ? Non ? Alors, dis au revoir à ta maman et allons-y. »

Et il traverse avec son fardeau la foule qui s'ouvre. Il va jusqu'au fond, sur l'espèce d'estrade qu'on lui a faite pour que tout le monde le voie, même de la cour. Il se fait donner un petit banc, s'y assied, installe le petit garçon sur ses genoux et lui demande :

« Ça te plaît ? Maintenant, tiens-toi tranquille et écoute toi aussi. »

Puis il commence à parler. Il ne fait les gestes que de la main droite car, de la gauche, il soutient l'enfant qui regarde les gens, heureux de voir quelque chose, et sourit à sa maman qui se tient là-bas, au fond, le coeur battant d'espoir. Il joue avec le cordon du vêtement de Jésus et aussi avec la barbe soyeuse et blonde du Maître, et même avec une mèche de ses longs cheveux.

[Jésus parle de la sanctification du sabbat, du travail honnête, de l'amour du prochain. Puis il enjoint à avoir une foi d'enfant, même quand on tombe dans le péché.]

Voulez-vous voir la foi d'un enfant, pour apprendre à avoir la foi ? Regardez bien. Vous avez tous eu pitié de ce petit garçon que je tiens sur ma poitrine. Contrairement à ce que déclaraient les médecins et sa maman, il n'a pas pleuré quand je l'ai assis sur mon sein. Vous voyez ? Lui, qui depuis longtemps ne faisait que pleurer nuit et jour sans trouver de repos, il n'a pas pleuré et s'est endormi paisiblement sur mon coeur. A ma question : " Veux-tu venir dans mes bras ? ", il a répondu : " Oui " sans réfléchir à son misérable état, à la douleur que probablement il aurait pu ressentir, aux conséquences d'un déplacement. Sur mon visage il a vu l'amour, il a dit : " oui ", et il est venu. Il n'a pas senti de douleur. Il s'est réjoui d'être ici, tout en haut, et de voir, lui qui était cloué sur cette planche ; il a été heureux d'être placé sur la douceur de la chair, plutôt que sur la dureté du bois. Il a souri, il a joué et s'est endormi en tenant encore une mèche de mes cheveux dans ses petites mains. 125.5 Maintenant, je vais l'éveiller par un baiser... » et Jésus dépose un baiser sur les cheveux châtain du bambin, jusqu'à ce qu'il l'éveille en lui souriant.

« Comment t'appelles-tu ?

– Jean.

– Ecoute, Jean. Veux-tu marcher ? Aller voir ta maman et lui dire : " Le Messie te bénit en raison de ta foi " ?

– Oui ! Oui ! »

Le petit garçon bat des mains et lui demande :

« Tu vas me faire marcher ? Sur les prés ? je n'aurai plus cette méchante planche si dure ? Plus de médecins qui font mal ?

– Plus jamais.

– Ah, comme je t'aime ! »

Il jette ses bras au cou de Jésus et l'embrasse et, pour être plus à l'aise pour le faire, il saute à genoux sur les genoux de Jésus, et une grêle de baisers innocents tombe sur le front, les yeux, les joues de Jésus.

Dans sa joie, l'enfant ne s'est pas même aperçu qu'il pouvait remuer, lui qui était jusqu'alors brisé. Mais le cri de sa mère et ceux de la foule le secouent et le font se retourner avec étonnement. Ses yeux innocents dans son visage amaigri se font interrogateurs. Toujours à genoux, le bras droit passé autour du cou de Jésus, il lui demande confidentiellement – en désignant la foule tumultueuse, sa mère qui, au fond, l'appelle en unissant son nom à celui de Jésus : « Jean ! Jésus ! Jean ! Jésus ! » – :

« Pourquoi est-ce que les gens crient, et maman aussi ? Qu'est-ce qu'ils ont ? Est-ce toi, Jésus ?

– C'est moi. La foule crie parce qu'elle est contente que tu puisses marcher. Adieu, mon petit Jean (Jésus lui donne un baiser et le bénit). Va voir ta maman et sois gentil. »

Le petit garçon descend tranquillement des genoux de Jésus, puis par terre. Il court vers sa maman, saute à son cou et lui dit :

« Jésus te bénit. Pourquoi pleures-tu, alors ? »

Quand les gens redeviennent un peu plus silencieux, Jésus dit d'une voix de tonnerre :

« Faites comme le petit Jean, vous qui tombez dans le péché et vous blessez. Ayez foi en l'amour de Dieu. Que la paix soit avec vous. »

EMV 155 – Guérison de Faustina, la fille de Valéria, une dame romaine. Elle s'est étouffée et qui a peut-être une diphtérie

155.4 Une femme grande et plantureuse appelle Lucius qui quitte Jésus en s'écriant : « Maman ! » et il lance à la femme :

« J'ai un grand ami, tu sais ? C'est un maître ! ... »

Au lieu de s'éloigner avec son fils, la femme vient vers Jésus et l'interroge :

« Salut. C'est toi, l'homme de Galilée qui parlait hier au port ?

– Oui, c'est moi.

– Alors attends-moi là. Je reviens tout de suite. »

Et elle s'en va avec l'enfant.

Entre-temps les autres apôtres sont arrivés, sauf Matthieu et Jean. Ils demandent :

« Qui était-ce ?

– Une romaine, je crois, répondent Simon et les autres.

– Et que voulait-elle ?

– Elle nous a dit d'attendre ici. Nous n'allons pas tarder à le savoir. »

Cependant, des gens se sont approchés et attendent avec curiosité.

La femme revient avec d'autres romains.

« Tu es donc le Maître ? » interroge un homme qui semble être le serviteur d'une maison riche. Après confirmation, il demande :

« Cela t'ennuierait-il de guérir la petite fille d'une amie de Claudia ? L'enfant est mourante car elle s'étouffe et le médecin ne sait pas de quoi elle meurt. Hier soir, elle était en bonne santé. Ce matin, elle est à l'agonie.

– Allons-y. »

Ils font quelques pas dans une rue qui mène à l'endroit où ils étaient hier et arrivent au portail grand ouvert d'une maison habitée, semble-t-il, par des romains.

« Attends un moment. »

L'homme entre rapidement et revient aussitôt en disant :

« Viens. »

155.5 Mais, avant même que Jésus puisse entrer, une jeune femme d'aspect distingué, mais visiblement au désespoir en sort. Elle tient dans les bras une petite fille de quelques mois qui s'abandonne, livide comme un noyé. A mon avis, elle a une diphtérie aiguë et est sur le point de mourir. La femme se réfugie sur la poitrine de Jésus, comme un naufragé sur un écueil. Ses pleurs sont tels qu'elle ne peut parler.

Jésus prend l'enfant qui a de petits mouvements convulsifs dans ses menottes cireuses aux ongles déjà violets. Il la lève. Sa petite tête pend sans force, en arrière. Sa mère, sans montrer le moindre orgueil d'une romaine devant un hébreu, s'est laissée glisser dans la poussière aux pieds de Jésus, et elle sanglote, le visage levé, les cheveux à moitié dénoués, les bras tendus agrippés au vêtement et au manteau de Jésus. Derrière et autour d'eux, des romains de la maison et des hébreux de la ville regardent.

Jésus mouille son index droit avec de la salive, le glisse dans la petite bouche haletante, et l'enfonce profondément. La fillette se débat et devient encore plus noire. Sa mère crie : « Non ! Non ! » et semble se tordre sous un couteau qui la transperce. Les gens retiennent leur souffle.

Mais le doigt de Jésus sort avec un amas de membranes purulentes. La fillette ne se débat plus et après avoir versé quelques larmes, se calme avec un sourire innocent, agitant ses menottes et remuant les lèvres comme un oiseau qui pépie en battant des ailes, dans l'attente de la becquée.

« Prends-la, femme. Donne-lui ton lait. Elle est guérie. »

La mère [Valeria] est tellement abasourdie qu'elle prend la petite et, restant comme elle est, dans la poussière, elle l'embrasse, la caresse, lui donne le sein, folle, oublieuse de tout ce qui n'est pas sa petite fille.

Un romain demande à Jésus :

« Mais comment as-tu pu ? Je suis le médecin du proconsul et je suis savant. J'ai essayé d'enlever l'obstacle, mais il était vraiment trop enfoncé ! Et toi... juste comme ça...

– Tu es savant, mais tu n'as pas le vrai Dieu avec toi. Qu'il en soit béni ! Adieu. »

EMV 161 – Guérisons du petit-fils d'Elie, le pharisien de Capharnaüm

161.2 Ils sont sur le point de revenir [à Capharnaüm] quand ils voient Simon-Pierre, qui était allé porter ses poissons chez lui, arriver aussi vite qu'il le peut.

« Maître, Maître ! Crie-t-il, à bout de souffle. » Tout le village est en émoi, car l'unique petit-fils d'Elie le pharisien est en train de mourir à la suite d'une morsure de serpent. Contre la volonté de sa mère, il était parti avec le vieil homme dans leur oliveraie. Eli surveillait des travaux, et l'enfant jouait près des racines d'un vieil olivier. Il a mis la main dans un trou dans l'espoir d'y trouver quelque lézard, mais c'est un serpent qu'il a trouvé. Le vieillard a l'air d'un fou. La mère de l'enfant – qui, entre parenthèses, déteste son beau-père, et à juste titre – l'accuse d'assassinat. L'enfant se refroidit rapidement. Entre parents, ils ne se sont jamais aimés ! Or, on ne peut être plus de la même famille que cela !

– Les querelles de familles sont une bien triste chose !

– Mais, Maître, je dis que les serpents n'ont pas aimé le serpent : Eli. Et ils ont tué le petit serpent. Je regrette qu'il m'ait vu et qu'il m'ait crié : “ Le Maître est là ? ” Et je regrette pour le petit. C'était un bel enfant, et ce n'est pas sa faute s'il est le petit-fils d'un pharisien.

– Effectivement, ce n'est pas sa faute. »

161.3 Ils se dirigent vers le village et voient venir à leur rencontre une foule de personnes qui crient et pleurent, le vieil Eli en tête.

« Il nous a trouvés ! Retournons sur nos pas !

– Mais pourquoi ? Ce vieil homme souffre.

– Ce vieil homme te déteste, souviens-t'en : c'est l'un de tes accusateurs les plus acharnés auprès du Temple.

– Je me souviens que je suis la Miséricorde. »

Le vieil Eli, échevelé, bouleversé, les vêtements en désordre, court vers Jésus bras tendus et s'écroule à ses pieds en criant :

« Pitié ! Pitié ! Pardon ! Ne te venge pas de ma dureté de cœur sur un innocent. Toi seul peux le sauver ! Dieu, ton Père, t'a conduit ici. Je crois en toi ! Je te vénère ! Je t'aime ! Pardon ! Je me suis montré injuste et menteur ! Mais me voilà puni. Ces heures sont à elles seules une punition. A l'aide ! C'est le seul fils de mon garçon qui est mort. Et elle m'accuse de l'avoir tué. »

Il pleure en se frappant la tête contre terre en cadence.

« Allons, ne pleure pas comme ça. Veux-tu mourir sans plus te soucier de voir grandir cet enfant ?

– Il meurt ! Il meurt ! Il est peut-être déjà mort. Fais-moi mourir, moi aussi. Que je n'aie pas à vivre dans cette maison vide ! Oh, mes tristes derniers jours !

– Eli, relève-toi et allons-y...

– Tu... tu viens vraiment ? Mais sais-tu qui je suis ?

– Un malheureux. Allons. »

Le vieil homme se lève et dit :

« Je pars en avant, mais toi, cours, cours, dépêche-toi ! »

Et il s'en va d'autant plus rapidement que le désespoir lui aiguillonne le cœur.

« Seigneur, crois-tu que cela puisse le faire changer ? Ah ! Quel miracle inutile ! Laisse donc mourir ce petit serpent ! Le vieux mourra aussi de chagrin et... ça en fera un de moins sur ta route. C'est Dieu qui a pensé à...

– Simon ! En vérité, en ce moment c'est toi le serpent. »

Repoussant sévèrement Pierre, qui reste tête basse, Jésus va de l'avant.

161.4 Près de la place la plus grande de Capharnaüm se trouve une belle maison devant laquelle la foule fait grand bruit... Jésus s'y rend et il est sur le point d'y arriver lorsque, par la porte grande ouverte, sort le vieillard, suivi d'une femme échevelée qui serre dans ses bras un petit être à l'agonie. Le venin paralyse déjà ses organes et la mort est proche. Sa menotte blessée pend avec la marque de la morsure à la base du pouce. Eli ne cesse de crier :

« Jésus, Jésus ! »

Jésus, serré, écrasé par la foule qui l'empêche presque de faire le moindre geste, prend cette menotte, la porte à sa bouche, suce la blessure, puis souffle sur le petit visage cireux aux yeux vitreux à demi clos. Puis il se redresse en disant :

« Voilà, l'enfant s'éveille. Ne l'effrayez pas par tous vos visages bouleversés. Il aura déjà bien assez peur au souvenir du serpent. »

De fait, l'enfant, dont le visage reprend couleur, ouvre la bouche et bâille longuement, se frotte les yeux puis les ouvre et paraît ébahi de se trouver au milieu de tant de monde ; puis il se souvient et tente de fuir en faisant un bond si soudain qu'il serait tombé si Jésus ne l'avait reçu promptement dans ses bras.

« Du calme ! De quoi as-tu peur ? Regarde ce beau soleil ! Voilà le lac, ta maison, et ici ta maman et ton grand-père.

– Et le serpent ?

– Disparu. C'est moi qui suis là.

– Toi, oui... »

L'enfant réfléchit... puis, se faisant naïvement la voix de la vérité, il ajoute :

« Mon grand-père me disait de te traiter de “ maudit ”. Mais je ne le fais pas. Moi, je t'aime bien.

– Moi, j'ai dit cela ? Cet enfant délire ! N'en crois rien, Maître. Je t'ai toujours respecté. »

Une fois sa peur surmontée, sa vieille nature réapparaît.

« Les paroles ont de la valeur ou non. Je les prends pour ce qu'elles valent. Adieu, mon petit, adieu, femme, adieu Eli. Aimez-vous bien et aimez-moi, si vous le pouvez. »

Jésus tourne le dos et se dirige vers la maison où il habite.

161.5 « Pourquoi, Maître, ne pas avoir accompli un miracle éclatant ? Tu aurais dû ordonner au venin de quitter l'enfant, tu aurais dû te montrer Dieu. Au lieu de cela tu as sucé le venin comme l'aurait fait le premier venu. »

Judas n'est pas très content. Il aurait voulu quelque chose de sensationnel.

Mais d'autres sont du même avis :

« Tu devais écraser cet ennemi de toute ta puissance. Tu as entendu, hein ? Son venin est aussitôt réapparu...

– Peu importe le venin. Observez plutôt que, si j'avais agi comme vous l'auriez souhaité, il aurait dit que Béalzéboul m'aidait. Dans son âme en ruines, il peut encore admettre mon pouvoir de médecin. Pas davantage. Le miracle amène à la foi ceux qui sont déjà sur cette route. Mais chez ceux qui n'ont pas d'humilité – la foi prouve toujours l'existence de l'humilité dans une âme –, le miracle les pousse au blasphème. Par conséquent, mieux vaut éviter ce risque en recourant à des procédés apparemment humains. C'est la misère des incrédules, leur misère inguérissable. Il n'y a pas d'argent qui la fasse disparaître, car aucun miracle ne porte à croire ni à être bons. Peu importe. Je fais mon devoir, eux suivent leurs tendances mauvaises.

– Mais alors, pourquoi l'avoir fait ?

– Parce que je suis la Bonté et afin que l'on ne puisse dire que j'ai été vindicatif à l'égard de mes ennemis et provocateur vis-à-vis de ceux qui le sont. J'accumule sur leur tête des charbons ardents. Et ce sont eux qui me la présentent pour que je les accumule. Judas, fils de Simon, sois bon, ne cherche pas à agir comme eux. Mais cela suffit. Allons chez ma Mère. Elle sera heureuse de savoir que j'ai guéri un enfant. »

EMV 166 – Guérison d'un enfant atrocement brûlé

À mi-pente, Jésus rencontre de nombreux disciples, ainsi que beaucoup de gens qui se sont peu à peu unis aux disciples ; ce qui les a amenés là, à cet endroit isolé, c'est le besoin de miracle ou le désir d'entendre parler Jésus. Ils y sont venus en toute assurance, sur l'indication de gens ou par instinct spirituel. Je pense que ce sont leurs anges gardiens qui ont guidé vers le Fils de Dieu ceux qui désiraient Dieu.

Je ne crois pas que ce soit de l'imagination. Si l'on réfléchit à la rapidité et à l'astuce constantes avec lesquelles Satan amenait des ennemis à Dieu et à son Verbe dans les moments où l'esprit du démon pouvait faire apparaître aux hommes une apparence de faute chez le Christ, il est permis de penser – plus que permis, d'ailleurs, il est juste de penser – que les anges ne se sont pas montrés inférieurs aux démons et ont amené au Christ des âmes libres de toute empreinte démoniaque.

À toutes ces personnes qui l'ont attendu sans fatigue ni crainte, Jésus prodigue des secours en miracles et en paroles. Que de miracles ! C'est une floraison semblable à celle qui orne les pentes de la montagne [1] : des miracles éclatants, comme celui d'un enfant qu'on a arraché à une meule de foin en flammes, atrocement brûlé. On l'a amené sur une civière, tel un amas de chair à vif qui geint plaintivement sous le drap dont on l'a recouvert tant son aspect est atroce. Il allait mourir. Jésus le guérit en soufflant sur lui et fait disparaître totalement les brûlures. L'enfant se lève, tout nu, et court allègrement vers sa mère qui, en pleurant de joie, caresse son corps complètement guéri, sans la moindre trace de cicatrice.

Elle donne un baiser sur ses yeux qu'elle croyait perdus et qui, au contraire, sont pleins de vivacité et brillent de joie ; elle embrasse ses cheveux, courts comme si la flamme les avait coupés sans les détruire.

EMV 252 – Les raisons des miracles. Guérison d'un enfant ravagé par la fièvre et d'une mère qui n'a pas de lait

Quand je suis allée à la fontaine, une mère m'a arrêtée en me disant : "Tu es avec le Maître galiléen, celui qu'on appelle Messie ? Viens alors et regarde mon enfant. Voilà un an que la fièvre le tourmente". Je suis entrée dans une petite maison. Pauvre enfant ! On dirait une fleurette en train de mourir ! Je le dirai à Jésus."

Marthe dit :

"Il y en a d'autres qui demandent la guérison. Plus la guérison que l'enseignement."

"L'homme difficilement est un être tout spirituel. Il entend davantage les appels de la chair et ses besoins" répond la Vierge.

"Cependant, beaucoup après le miracle naissent à la vie de l'esprit."

"Oui, Marthe. Et c'est pour cela que mon Fils fait tant de miracles. Par bonté envers l'homme, mais aussi pour l'attirer, par ce moyen, à son chemin qu'autrement un trop grand nombre ne suivraient pas."

(...) « Que Dieu te bénisse, mon Fils ! Dit Marie en saluant Jésus qui descend sur le quai.

– Que Dieu te bénisse, Maman. Tu as été inquiète ? L'homme que nous cherchions n'était pas à Sidon. Nous sommes allés jusqu'à Tyr, et là nous avons trouvé. Viens, Hermastée... Voilà, Jean. Ce jeune homme veut qu'on l'instruise : je te le confie.

– Je ne te décevrai pas en l'instruisant sur ta parole. Merci, Maître ! Il y en a beaucoup qui t'attendent, dit Jean d'En-Dor.

– Il y a aussi un pauvre petit enfant malade, mon Fils, et sa mère désire ta venue.

– J'y vais tout de suite.

– Je sais de qui il s'agit, Maître. Je t'y accompagne. Viens, toi aussi, Hermastée. Commence à connaître la bonté infinie de notre Seigneur » dit l'homme d'En-Dor.

Pierre descend de la deuxième barque, Jacques de la troisième, André de la quatrième, et de la cinquième Jean, les quatre pilotes suivis des autres apôtres ou disciples qui étaient avec eux et qui se groupent autour de Jésus et de Marie.

« Allez à la maison. J'arrive tout de suite moi aussi. Préparez pendant ce temps ce qu'il faut pour le repas et dites à ceux qui attendent que je parlerai vers la fin de la soirée.

– Et s'il y a des malades ?

– Je commencerai par les guérir, avant même le repas pour qu'ils puissent rentrer chez eux heureux. » (...)

252.6 Ils ont atteint les maisons. Les apôtres se dispersent pour rassembler ceux qui désirent la présence du Maître, spécialement les malades...

Jésus revient avec Jean d'En-Dor et Hermastée, et il passe en saluant au milieu de ceux qui se pressent devant les petites maisons. Son sourire est une bénédiction.

On lui présente l'inévitable malade des yeux, à peu près aveugle par suite d'ophtalmies ulcéreuses, et il le guérit. Vient ensuite le tour d'un homme atteint sûrement de malaria, amaigri et jaune comme un chinois, et il le guérit.

Puis c'est une femme qui lui demande un miracle surprenant : du lait pour son sein qui en manque ; elle montre un enfant de quelques jours, sous-alimenté et tout rouge comme par échauffement. Elle pleure :

« Tu vois : nous avons le commandement d'obéir à l'homme et de procréer, mais à quoi cela sert-il si ensuite nous voyons nos enfants dépérir ? C'est le troisième que j'engendre et j'en ai déjà conduit deux au tombeau, à cause de cette poitrine stérile. Celui-ci meurt déjà parce qu'il est né au moment des chaleurs, les autres ont vécu l'un dix lunes, l'autre six, pour me faire pleurer encore davantage quand ils moururent de maladies intestinales. Si j'avais eu du lait, cela ne serait pas arrivé... »

Jésus la regarde et dit :

« Ton enfant vivra. Aie foi. Retourne chez toi, et quand tu seras arrivée donne le sein à ton bébé. Aie foi. »

La femme s'en va, obéissante, avec son pauvre petit qui gémit comme un petit chat et qu'elle serre sur son cœur.

« Mais est-ce que le lait lui viendra ?

– Bien sûr qu'il viendra.

– Moi, je dis que l'enfant vivra, mais que le lait ne montera pas et ce sera déjà un miracle s'il vit. Il est pour ainsi dire mort de privations.

– Pas du tout. Je dis que le lait va lui venir.

– Oui.

– Non. »

Les avis diffèrent selon les personnes.

252.7 Enfin, Jésus se retire pour le repas. Quand il sort pour prêcher de nouveau, l'assistance est encore plus nombreuse. En effet, la nouvelle du miracle qu'il a accompli sur l'enfant fiévreux dès son débarquement, s'est répandue dans la ville.

« Je vous donne ma paix pour préparer votre âme à m'entendre. Dans la tempête, la voix du Seigneur ne peut arriver. Tout trouble nuit à la Sagesse car elle est pacifique, puisqu'elle vient de Dieu. Le trouble, au contraire, ne vient pas de Dieu, car les inquiétudes, les angoisses,

les doutes sont des œuvres du Malin pour égarer les enfants des hommes et les séparer de Dieu. (...)

252.9 Pour ce qui est de la femme aux seins taris, voici la réponse. Regardez du côté de la ville. »

Tout le monde se tourne vers la ville et voit la femme de tout à l'heure qui arrive au pas de course et qui, tout en courant, ne détache pas son bébé de son sein gonflé, bien gonflé de lait que le petit affamé tète avec une voracité telle qu'il semble s'y noyer. Et la femme ne s'arrête qu'aux pieds de Jésus devant qui elle détache un moment le bébé de son sein en criant :

« Bénis, bénis, pour qu'il vive pour toi ! »

EMV 259 – Guérison (par Jacques d'Alphée) d'un enfant aux jambes tordues

259.9 Ils rencontrent un homme avec un malheureux enfant qu'il tient sur ses épaules.

« C'est ton fils ? demande Jésus.

– Oui. Il est né comme ça, en faisant mourir sa mère. Maintenant que ma mère est morte elle aussi, je l'emmène avec moi quand je vais au travail, pour le surveiller. Je suis bûcheron. Je l'étends sur l'herbe, sur mon manteau, et pendant que je scie les arbres, lui s'amuse avec les fleurs... mon malheureux enfant !

– C'est pour toi un grand malheur.

– Eh oui... Mais ce que Dieu veut, il faut l'accepter en paix.

– Adieu, homme. Que la paix soit avec toi.

– Adieu. Paix à vous aussi. »

L'homme gravit la montagne, Jésus et Jacques continuent à descendre.

« Que de malheurs ! J'espérais que tu le guérirais » dit Jacques en soupirant.

Jésus ne semble pas avoir entendu.

« Maître, si cet homme avait su que tu es le Messie, il t'aurait peut-être demandé un miracle... »

Jésus ne répond pas.

« Jésus, me laisses-tu revenir en arrière pour le dire à cet homme ? J'ai pitié de cet enfant. J'ai le cœur déjà si rempli de douleur ! Donne-moi, au moins, la joie de voir cet enfant guéri.

– Vas-y donc. Je t'attends ici. »

259.10 Jacques part en courant. Il rejoint l'homme et l'appelle :

« Homme, arrête-toi, écoute ! Celui qui était avec moi, c'est le Messie. Donne-moi ton enfant pour que je le lui porte. Viens, toi aussi, si tu veux, pour voir si le Maître va te le guérir.

– Vas-y toi, homme. Je dois couper tout ce bois. Je suis déjà en retard à cause de l'enfant. Si je ne travaille pas, nous ne mangeons pas. Je suis pauvre, et il me coûte bien cher. Je crois au Messie, mais il vaut mieux que tu lui parles pour moi. »

Jacques se penche pour prendre l'enfant couché sur l'herbe.

« Doucement, l'avertit le bûcheron, il souffre de partout. »

En effet, dès que Jacques essaie de le soulever, l'enfant pleure plaintivement.

« Oh, quelle peine ! Soupire Jacques.

– Une grande peine » dit le bûcheron tout en sciant un tronc très dur. Et il ajoute :

« Ne pourrais-tu pas le guérir, toi ?

– Je ne suis pas le Messie, moi. Je ne suis qu'un disciple...

– Et alors ? Les médecins s'instruisent auprès d'autres médecins, les disciples auprès de leur maître. Allons, sois gentil, ne le fais pas souffrir. Essaie toi-même. Si le Maître avait voulu venir ici, il l'aurait fait. Il t'a envoyé soit parce qu'il ne veut pas le guérir, soit parce qu'il veut que ce soit toi qui le fasses. »

Jacques est perplexe. Puis il se décide. Il se redresse et prie comme il le voit faire à son Jésus, puis il ordonne :

« Au nom de Jésus Christ, Messie d'Israël et Fils de Dieu, sois guéri » et aussitôt après il s'agenouille en disant : « Ô, mon Seigneur, pardon ! J'ai agis sans ta permission ! Mais j'ai eu pitié de cet enfant d'Israël. Pitié, mon Dieu ! Pour lui et pour moi, pécheur ! »

Il pleure abondamment, penché sur l'enfant étendu. Les larmes tombent sur les petites jambes tordues et inertes.

259.11 Jésus débouche du sentier. Mais personne ne le voit, car le bûcheron travaille, Jacques pleure, l'enfant le regarde avec curiosité puis, tendrement, demande :

« Pourquoi tu pleures ? »

Et il tend sa menotte pour le caresser et, sans même s'en apercevoir, il s'assied tout seul, se lève et vient embrasser Jacques pour le consoler.

C'est le cri de Jacques qui fait se retourner le bûcheron qui voit son enfant debout sur ses jambes, qui ne sont plus mortes ni tordues. En se retournant, il voit Jésus.

« Le voilà ! Le voilà ! » crie-t-il en le montrant derrière Jacques, qui se retourne et voit Jésus, le visage rayonnant de joie, qui le regarde.

« Maître ! Maître ! Je ne sais pas comment cela s'est fait... la pitié... cet homme... cet enfant... Pardon !

– Lève-toi. Les disciples ne sont pas plus grands que le Maître, mais ils peuvent faire ce que fait le Maître quand c'est pour une sainte raison. Lève-toi et viens avec moi. Soyez bénis, tous les deux, et souvenez-vous que les serviteurs de Dieu eux aussi font les œuvres du Fils de Dieu. »

Puis il s'en va en entraînant Jacques qui ne cesse de répéter :

« Mais comment ai-je pu ? Je ne comprends pas encore. Avec quoi ai-je fait ce miracle en ton nom ?

– Par ta pitié, Jacques, par ton désir de me faire aimer par cet innocent et par cet homme qui croyait et doutait en même temps. Jean, près de Jabnia, a fait un miracle par amour en

guérissant un mourant par une onction et la prière. Toi, ici, tu as guéri par tes pleurs et ta pitié, et par ta confiance en mon nom. Tu vois comme c'est une chose paisible de servir le Seigneur quand l'intention du disciple est droite ? Maintenant, marchons vite, car cet homme nous suit. Il n'est pas bon que tes compagnons soient informés de cela, pas encore. Bientôt, je vous enverrai en mon nom... (Jésus pousse un grand soupir) comme Judas brûle de le faire (Jésus soupire de nouveau). Et vous le ferez... Mais ce ne sera pas pour tous un bien. Vite, Jacques ! Simon-Pierre, ton frère et aussi les autres, souffriraient de savoir cela comme si c'était une partialité. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de préparer parmi vous douze quelqu'un qui sache guider les autres. Descendons dans le lit, couvert de feuilles, de ce torrent. Nous ferons disparaître nos traces... Cela te déplaît pour l'enfant ? Oh ! Nous le retrouverons... »

EMV 331 – Guérison de l'enfant de la Cananéenne et d'une autre enfant, que Jésus guérit d'un seul mot

331.1 « Est-ce que le Maître est avec toi ? » demande le vieux paysan Jonas à Jude, qui entre dans la cuisine.

Déjà le feu est allumé pour chauffer le lait et réchauffer la pièce, car il fait frisquet en ces premières heures d'une matinée de fin janvier, je crois, ou de début février. La matinée est très belle, mais le froid est un peu piquant.

« Il doit être sorti pour prier. Il sort souvent à l'aube, quand il sait qu'il peut être seul. Il va bientôt arriver. Pourquoi le demandes-tu ?

– Je l'ai demandé aussi aux autres, qui se sont maintenant dispersés pour le chercher, car il y a une femme à côté, avec mon épouse. C'est une femme d'un village d'au-delà de la frontière. Je ne sais vraiment pas dire comment elle a appris que le Maître est ici, mais elle le sait et elle veut lui parler.

– C'est bien. Elle lui parlera. Peut-être est-ce la femme qu'il attend, avec une fillette malade. C'est son esprit qui l'aura conduite ici.

– Non. Elle est seule, elle n'a pas d'enfant avec elle : je la connais bien, parce que les villages sont si voisins... et la vallée appartient à tous. Et puis, moi je pense qu'il ne faut pas être cruel avec ses voisins, même phéniciens, pour servir le Seigneur. Je peux me tromper mais...

– C'est aussi ce que le Maître dit toujours : qu'il faut avoir pitié de tous.

– C'est ce qu'il fait, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Hanne m'a dit aussi que, même maintenant, il a été traité mal. Mal, toujours mal !... En Judée, comme en Galilée, partout. Pourquoi donc Israël est-il si mauvais avec son Messie ? Je veux parler des plus grands parmi nous en Israël, car le peuple l'aime.

– Comment sais-tu tout cela ?

– Oh ! Je vis ici, au loin, mais je suis un juif fidèle. Il me suffit d'aller au Temple pour les fêtes d'obligation pour savoir tout le bien et tout le mal ! Et on connaît moins le bien que le mal, parce que le bien est humble et ne se vante pas. Les bénéficiaires devraient le proclamer, mais peu nombreux sont ceux qui sont reconnaissants après avoir reçu des grâces. L'homme reçoit le bienfait et l'oublie... Le mal, au contraire, fait résonner ses trompettes et retentir ses paroles, même aux oreilles de ceux qui ne veulent rien entendre. Vous qui êtes ses disciples, ne savez-vous pas à quel point, au Temple, on dénigre et on accuse le Messie ? Les scribes ne font plus d'enseignement autre que sur son compte. Je crois qu'ils ont mis au point un recueil d'instructions sur la manière d'accuser le Maître et de faits qu'ils présentent comme des motifs valables d'accusation. Et il faut avoir la conscience très droite, ferme et libre, pour savoir résister et juger avec sagesse. Mais lui, est-il informé de ces manœuvres ?

– Il les connaît toutes. Nous, plus ou moins, nous sommes aussi au courant, mais lui ne s'en soucie guère. Il continue son travail et le nombre des disciples ou des croyants augmente chaque jour.

– Dieu veuille qu'ils tiennent bon jusqu'à la fin, mais les pensées de l'homme sont instables. Il est faible... 331.2 Voici le Maître qui vient vers la maison avec trois disciples. »

Et le vieillard sort, suivi de Jude, pour vénérer Jésus qui, plein de majesté, se dirige vers la maison.

« Que la paix soit avec toi, aujourd'hui et toujours, Jonas.

– Gloire et paix avec toi, Maître, toujours.

– Paix à toi, Jude. André et Jean ne sont-ils pas encore revenus ?

– Non, et je ne les ai pas entendus sortir. Personne. J'étais fatigué et j'ai dormi comme une souche.

– Entre, Maître. Entrez. L'air est frais ce matin. Dans le bois, il devait faire très froid. Voilà du lait chaud pour tout le monde. »

Ils sont en train de boire le lait et tous, sauf Jésus, y trempent de bons morceaux de pain, quand surviennent André, Jean et Hanne, le berger.

« Ah ! Tu es ici ? Nous revenions pour dire que nous ne t'avions pas trouvé... » s'écrie André.

Jésus donne le salut de paix aux trois hommes, et ajoute :

« Vite, prenez votre part et partons car je veux arriver, avant le soir, au moins au pied de la montagne d'Aczib. Ce soir, commence le sabbat.

– Mais mes brebis ? »

Jésus sourit et répond :

« Elles seront guéries dès que je les aurai bénies.

– Mais je suis à l'est de la montagne ! Et toi, pour trouver cette femme, tu vas vers le couchant...

– Laisse faire Dieu, et il pourvoira à tout. »

331.3 Le repas fini, les apôtres montent chercher leurs sacs de voyage pour le départ.

« Maître... il y a une femme qui est là... tu ne l'écoutes pas ?

– Je n'ai pas le temps, Jonas. La route est longue et, du reste, je suis venu pour les brebis d'Israël. Adieu, Jonas. Que Dieu te récompense de ta charité. Ma bénédiction est sur toi et sur toute ta parenté. Allons-y. »

Mais le vieillard se met à crier à tue-tête :

« Enfants ! Femmes ! Le Maître part ! Venez vite ! »

Et de même qu'une nichée de poussins éparpillés dans un poulailler accourt au cri de la mère poule qui les appelle, ainsi de tous les côtés de la maison accourent femmes et hommes occupés à leurs travaux ou encore à moitié endormis, et les enfants à demi nus qui sourient, le visage à peine éveillé... Ils se pressent autour de Jésus qui se tient au milieu de la cour ; les mères enveloppent les enfants dans leurs jupes amples pour les protéger de l'air, ou bien elles les serrent dans leurs bras jusqu'à ce qu'une servante se précipite avec des petits vêtements vite enfilés.

331.4 Mais voilà que survient une femme qui n'est pas de la maison, une pauvre femme en larmes, honteuse... Elle marche toute courbée, presque en rampant et, arrivée près du groupe au milieu duquel se trouve Jésus, elle se met à crier :

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma petite fille est toute tourmentée par le démon qui lui fait commettre des choses honteuses. Aie pitié parce que je souffre beaucoup et que je suis méprisée par tous à cause de cela. Comme si ma fille était responsable de ce qu'elle fait... Aie pitié, Seigneur, toi qui peux tout. Elève ta voix et ta main, et ordonne à l'esprit impur de sortir de Palma. Je n'ai que cette enfant et je suis veuve... Oh ! Ne t'en va pas ! Pitié !... »

En effet, Jésus, qui a fini de bénir chaque membre de la famille et qui a réprimandé les adultes d'avoir parlé de sa venue – et eux s'en excusent en disant : “ Nous n'avons pas parlé, Seigneur, tu peux en être sûr ! ” – s'éloigne. Il fait preuve d'une dureté inexplicable envers la pauvre femme qui se traîne sur les genoux, les bras tendus en une supplication fébrile, en disant :

« C'est moi, moi qui t'ai vu hier passer le torrent, et j'ai entendu qu'on t'appelait “ Maître ”. Je vous ai suivis parmi les buissons et j'ai entendu vos conversations. J'ai compris qui tu es... Et ce matin, je suis venue alors qu'il faisait encore nuit, pour rester ici sur le seuil comme un petit chien jusqu'au moment où Sarah s'est levée et m'a fait entrer. Oh ! Seigneur, pitié ! Pitié pour une mère et une fillette ! »

Mais Jésus marche rapidement, sourd à tout appel. Les habitants de la maison disent à la femme :

« Résigne-toi ! Il ne veut pas t'écouter. Il l'a dit : c'est pour les fils d'Israël qu'il est venu... »

Mais elle se lève, à la fois désespérée et pleine de foi, et elle répond :

« Non. Je vais tellement le prier qu'il m'écouterà. »

Et elle se met à suivre le Maître sans cesser de crier ses supplications qui attirent sur le seuil des maisons du village tous ceux qui sont éveillés et qui, comme ceux de la maison de Jonas, se mettent à la suivre pour voir comment tout cela va se terminer.

331.5 Pendant ce temps, les apôtres, étonnés, se regardent les uns les autres et murmurent :

« Pourquoi agit-il ainsi ? Il ne l'a jamais fait ! »

Jean dit :

« A Alexandrosène, il a pourtant guéri ces deux malheureux.

– C'étaient cependant des prosélytes, répond Jude.

– Et celle qu'il va guérir maintenant ?

– Elle est prosélyte, elle aussi, dit le berger Hanne.

– Ah ! Mais que de fois il a guéri même des païens ! Et la petite Romaine, alors ? » dit André d'un ton désolé.

Il ne sait pas rester paisible devant la dureté de Jésus envers la femme cananéenne.

« Je vais vous dire ce qu'il y a » s'exclame Jacques, fils de Zébédée. « C'est que le Maître est indigné. Sa patience est à bout devant tant d'assauts de la méchanceté humaine. Ne voyez-vous pas comme il est changé ? Il a raison ! Désormais, il ne va se donner qu'à ceux qu'il connaît. Et il fait bien !

– Oui. Mais en attendant, cette femme nous poursuit de ses cris, avec une foule de gens à sa suite. S'il veut passer inaperçu, il a trouvé moyen d'attirer l'attention même des arbres, bougonne Matthieu.

– Allons lui dire de la renvoyer... Regardez le beau cortège qui nous suit ! Si nous arrivons ainsi sur la route consulaire, nous allons être frais ! Et elle, s'il ne la chasse pas, elle ne va pas nous lâcher... » dit Jude, fâché, qui, de plus, se retourne et intime à la femme :

« Tais-toi et va-t'en ! »

Jacques, fils d'Alphée, solidaire de son frère, en fait autant. Mais, sans se laisser impressionner par ces menaces et ces injonctions, la femme supplie de plus belle.

« Allons le dire au Maître, pour qu'il la chasse lui-même, puisqu'il ne veut pas l'exaucer. Cela ne peut pas durer ainsi ! dit Matthieu, alors qu'André murmure :

– La pauvre ! »

Et Jean ne cesse de répéter :

« Moi, je ne comprends pas... Je ne comprends pas... »

Jean est bouleversé par la façon d'agir de Jésus. Mais à présent, en accélérant leur marche, ils ont rejoint le Maître qui marche rapidement comme si on le poursuivait.

« Maître ! Renvoie donc cette femme ! C'est un scandale ! Elle crie derrière nous ! Elle nous fait remarquer par tout le monde ! La route se remplit de toujours plus de gens... et beaucoup la suivent. Dis-lui de partir.

– Dites-le-lui vous-mêmes. Moi, je lui ai déjà répondu.

– Elle ne nous écoute pas. Allons ! Dis-le-lui, toi. Et avec sévérité. »

331.6 Jésus s'arrête et se retourne. La femme prend cela pour un signe de grâce, elle hâte le pas et hausse le ton déjà aigu de sa voix ; son visage pâlit car son espoir grandit.

« Tais-toi, femme, et retourne chez toi ! Je l'ai déjà dit: " C'est pour les brebis d'Israël que je suis venu. " Pour guérir les malades et rechercher celles qui sont perdues. Toi, tu n'es pas d'Israël. »

Mais la femme est déjà à ses pieds et les baise en l'adorant et serrant ses chevilles, comme si elle était une naufragée qui a trouvé un rocher où se réfugier. Elle gémit :

« Seigneur, viens à mon secours ! Tu le peux, Seigneur. Commande au démon, toi qui es saint... Seigneur, Seigneur, tu es le Maître de tout, de la grâce comme du monde. Tout t'est soumis, Seigneur. Je le sais. Je le crois. Prends donc ce qui est en ton pouvoir et sers-t'en pour ma fille.

– Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants de la maison et de le jeter aux chiens de la rue.

– Moi, je crois en toi. En croyant, de chien de la rue je suis devenue chien de la maison. Je te l'ai dit : je suis venue avant l'aube me coucher sur le seuil de la maison où tu étais, et si tu étais sorti de ce côté là, tu aurais buté contre moi. Mais tu es sorti de l'autre côté et tu ne m'as pas vue. Tu n'as pas vu ce pauvre chien tourmenté, affamé de ta grâce, qui attendait pour entrer en rampant là où tu étais, pour te baiser ainsi les pieds, en te demandant de ne pas le chasser...

– Il n'est pas bien de jeter le pain des enfants aux chiens, répète Jésus.

– Pourtant, les chiens entrent dans la pièce où le maître prend son repas avec ses enfants, et ils mangent ce qui tombe de la table, ou les restes que leur donnent les gens de maison, ce qui ne sert plus. Je ne te demande pas de me traiter comme une fille et de me faire asseoir à ta table. Mais donne-moi, au moins, les miettes... »

331.7 Jésus sourit. Oh ! Comme son visage se transfigure dans ce sourire de joie... ! Les gens, les apôtres, la femme, le regardent avec admiration... sentant que quelque chose va arriver.

Et Jésus dit :

« Femme ! Ta foi est grande. Et par elle, tu consoles mon âme. Va donc, et qu'il te soit fait comme tu le désires. Dès ce moment, le démon est sorti de ta petite. Va en paix. Et comme, de chien perdu, tu as su vouloir être chien domestique, sache à l'avenir être fille, assise à la table du Père. Adieu.

– Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !... Je voudrais courir pour voir ma Palma chérie... Je voudrais rester avec toi, te suivre ! Tu es béni ! Tu es saint !

– Va, va, femme. Va en paix. »

Jésus reprend alors sa route tandis que la Cananéenne, plus leste qu'une enfant, rebrousse chemin en courant, suivie de la foule curieuse de voir le miracle...

« Mais pourquoi, Maître, l'as-tu tant fait te prier pour ensuite l'écouter ? demande Jacques, fils de Zébédée.

– A cause de toi et de vous tous. Cela n'est pas une défaite, Jacques. Ici, je n'ai pas été chassé, ridiculisé, maudit... Que cela relève votre esprit abattu. J'ai déjà eu aujourd'hui ma nourriture très douce. Et j'en bénis Dieu. 331.8 Et maintenant allons trouver cette autre femme qui sait croire et attendre avec une foi assurée.

(...) 331.9 Allons, du nerf ! Il y a une mère qui nous attend depuis plusieurs jours... »

Et la marche continue, avec un petit arrêt pour manger du pain et du fromage, et boire à une source...

Le soleil est au midi quand ils voient apparaître le carrefour.

« Voici le commencement de l'escalier de Tyr, là au fond » dit Matthieu.

Et il se réjouit à la pensée que la plus grande partie du parcours est faite.

Justement, adossée à une borne romaine, se tient une femme. A ses pieds, sur un strapontin, une fillette de sept à huit ans. La femme regarde dans toutes les directions, vers l'escalier taillé dans les rochers, vers la route de Ptolémaïs, vers celle que parcourt Jésus, et de temps à autre elle se penche pour faire une caresse à sa fille, lui protéger la tête du soleil par une toile, recouvrir d'un châle ses pieds et ses mains...

« Voilà la femme ! Mais où aura-t-elle dormi pendant ces jours ? demande André.

– Peut-être dans cette maison, tout près du carrefour. Il n'y en a pas d'autres dans le voisinage, répond Matthieu.

– Ou à la belle étoile, dit Jacques, fils d'Alphée.

– Non. A cause de la fillette, non, répond son frère.

– Oh ! Pour obtenir la grâce... » dit Jean.

331.10 Jésus garde le silence, mais il sourit. Tous en rang, trois d'un côté, trois de l'autre, et lui au milieu, ils prennent toute la route à cette heure de pause des voyageurs, occupés à déjeuner là où les a pris le milieu du jour.

Jésus sourit, grand, beau, au milieu d'eux. On dirait que toute la lumière du soleil s'est concentrée sur son visage, tant il est radieux. Il semble diffuser des rayons.

La femme lève les yeux... Ils sont désormais à une cinquantaine de mètres de distance. Peut-être Jésus a-t-il attiré son attention, distraite par une plainte de la fille, par son regard fixé

sur elle. Elle regarde... Elle porte les mains à son cœur en un mouvement involontaire provoqué par l'angoisse et sursaute.

Le sourire de Jésus s'épanouit. Et ce sourire resplendissant, inexprimable, doit être très parlant pour la femme qui, non plus anxieuse mais souriante comme si déjà elle éprouvait son futur bonheur, se penche pour prendre sa petite fille ; elle la soulève de son siège, la porte, les bras tendus comme si elle l'offrait à Dieu, s'avance et, quand elle arrive aux pieds de Jésus, elle s'agenouille en levant le plus qu'elle le peut la fillette allongée qui regarde, extasiée, le très beau visage de Jésus.

La femme ne dit pas un mot. D'ailleurs, que dire de plus profond que ce qu'elle exprime par toute son attitude ?

Et Jésus ne dit qu'un seul mot, petit, mais puissant, béatifiant comme le " Fiat " de Dieu à la création du monde :

« Oui. »

Et il pose sa main sur la petite poitrine de l'enfant étendue.

Alors l'enfant, avec un cri d'alouette libérée de la cage, s'écrie « Maman ! » et elle s'assied tout d'un coup, glisse à ses pieds, et embrasse sa mère qui, épuisée, vacille et va tomber à la renverse, s'évanouissant par suite de la fatigue, de l'angoisse subitement apaisée, de la joie qui dépasse les forces de son cœur déjà affaibli par tant de souffrances passées.

Jésus la soutient promptement. Son intervention est plus efficace que celle de la fillette qui, alourdissant de son poids les bras maternels, ne l'aide pas précisément à la soutenir. Jésus la fait asseoir et lui transmet sa force... Et il la regarde pendant que des larmes muettes coulent sur le visage à la fois las et bienheureux de la mère.

331.11 Puis viennent les mots :

« Merci, mon Seigneur ! Merci et bénédictions ! Mon espérance a été comblée... Je t'ai tant attendu... Mais maintenant je suis heureuse... »

La femme, une fois son malaise dissipé, se remet à genoux et adore, tenant devant elle la fillette que Jésus caresse. Elle explique :

« Il y a deux ans, un os s'est détérioré dans sa colonne vertébrale, ce qui l'a paralysée et l'amenait à la mort lentement en la faisant beaucoup souffrir. Nous l'avions montrée à des médecins d'Antioche, de Tyr, de Sidon et même de Césarée et de Pa-néade, faisant tant de dépenses en médecins et en remèdes que nous avons dû vendre la maison que nous possédions en ville et nous retirer dans celle de campagne, congédier les serviteurs de la maison pour ne garder que ceux de la campagne, vendre nos productions, qu'auparavant nous consommions... Et cela n'a servi à rien ! Je t'ai vu. Je savais ce que tu avais fait ailleurs. J'ai espéré obtenir ta grâce pour moi aussi... Et je l'ai eue ! Maintenant, je retourne à la maison, légère, joyeuse... et je vais faire cette joie à mon époux... A mon Jacques, lui qui m'a mis au cœur l'espérance, en me racontant ce qui était arrivé par ta puissance en Galilée et en Judée. Ah ! Si nous n'avions pas craint de ne pas te trouver, nous serions venus avec la fillette. Mais tu es toujours en route.

– C'est en faisant route que je suis venu vers toi... Mais où as-tu séjourné pendant ce temps ?

– Dans cette maison... Mais la nuit, ma fillette seule y restait. Il y a là une brave femme : elle en prenait soin à ma place. Moi, je suis restée tout le temps ici, par crainte de te manquer si tu passais de nuit. »

Jésus pose sa main sur sa tête :

« Tu es une bonne mère. Dieu t'aime pour cela. Tu vois qu'il t'a aidée en tout.

– Oh, oui ! Je l'ai bien senti pendant que je venais. J'étais venue de la maison à la ville, croyant t'y trouver, par conséquent avec peu d'argent et seule. Puis, suivant le conseil de l'homme, j'ai poursuivi ma route vers cet endroit. J'ai envoyé prévenir à la maison et je suis venue... et il ne m'a rien manqué. Ni pain, ni abri, ni force.

– Toujours avec ce fardeau dans les bras ? Ne pouvais-tu pas louer un char ? demande Jacques, fils d'Alphée, apitoyé.

– Non. Elle aurait trop souffert, à en mourir. C'est dans les bras de sa mère que ma Jeanne est venue à la grâce. »

Jésus leur caresse les cheveux à toutes les deux :

« Maintenant partez et soyez toujours fidèles au Seigneur. Que le Seigneur soit avec vous ainsi que ma paix. »

Jésus reprend sa marche sur la route qui mène à Ptolémaïs.

« Et cela non plus n'est pas une défaite, mes amis. Là aussi, je n'ai été ni chassé, ni ridiculisé, ni maudit. »

EMV 345 – Guérison d'un enfant mort-né

345.2 – [Jésus parle avec mes apôtres.] Mais à ce moment il se retourne, semblant interroger l'air à cause d'une lamentation longue, étouffée, qui frappe ses oreilles et ce n'est pas la première fois. Et il regarde l'intendant comme pour lui demander ce qui arrive.

"C'est une des femmes du château, une épouse. Elle est sur le point d'avoir un enfant. Le premier et le dernier car son époux est mort aux calendes de Casleu[4], Je ne sais même pas s'il va vivre, car la femme, depuis qu'elle est veuve, ne fait que fondre en larmes. Ce n'est plus qu'une ombre. Tu entends ? Elle n'a même plus la force de crier... Certainement... Veuve à dix-sept ans... et ils s'aimaient beaucoup. Ma femme et sa belle-mère lui disent : "Dans ton fils, tu retrouveras Tobie". Mais ce sont des mots..."

Ils descendent de la tour et font le tour des bastions, en admirant toujours l'endroit et le panorama. Puis l'intendant veut absolument offrir des boissons et des fruits aux visiteurs et ils entrent dans une vaste pièce sur le devant du fort, où les serviteurs apportent ce qui est commandé.

La lamentation est plus déchirante et plus proche, et l'intendant s'excuse aussi parce que cela retient sa femme loin du Maître. Mais un cri encore plus pénible que la lamentation d'avant lui succède et font rester en l'air les mains qui portaient les fruits ou les coupes à la bouche.

"Je vais voir ce qui est arrivé" dit l'intendant. Et il sort pendant que la cacophonie des cris et des pleurs entre encore plus forte par la porte entrouverte.

L'intendant revient :

345.4 – "Son enfant est mort à peine né... Quel tourment ! Elle essaie de le ranimer avec les forces qui lui restent... Mais il ne respire plus. Il est noir... !"

Et il secoue la tête en ajoutant :

"Pauvre Dorca !"

"Apporte-moi le bébé."

"Mais il est mort, Seigneur !"

"Apporte-moi l'enfant, te dis-je, comme il est. Et dis à la mère qu'elle ait foi."

L'intendant s'éloigne. Il revient :

"Elle ne veut pas. Elle dit qu'elle ne le donnera à personne. Elle semble folle. Elle dit que nous faisons cela pour le lui prendre."

"Conduis-moi au seuil de sa pièce pour qu'elle me voie."

"Mais..."

"Laisse courir ! Je me purifierai après, si jamais..."

Ils vont rapidement par un couloir sombre jusqu'à une porte fermée. Jésus l'ouvre Lui-même en restant sur le seuil, en face du lit sur lequel une créature diaphane serre sur son cœur un petit être qui ne donne pas signe de vie.

"La paix à toi, Dorca. Regarde-moi. Ne pleure pas. Je suis le Sauveur. Donne-moi ton petit..."

Ce qu'il y a dans la voix de Jésus, je ne sais pas. Je sais que la femme désespérée, qui au premier regard avait férocement serré le nouveau-né sur son cœur, le regarde et son œil qui était tourmenté et fou s'ouvre à une lumière douloureuse, mais pleine d'espoir. Elle remet le petit être, enveloppé dans des linges fins, à la femme de l'intendant... et elle reste là, les mains tendues, la vie, la foi dans ses yeux dilatés, sourde aux prières de sa belle-mère qui voudrait la faire étendre.

345.5 – Jésus prend le paquet de chair à demi refroidie et de linge, et il tient le petit tout droit par les aisselles, et il appuie sa bouche sur les lèvres entrouvertes en se tenant penché car la petite tête pend en arrière. Il souffle fortement dans la gorge inerte... Il reste un instant les lèvres appuyées sur la petite bouche, puis il s'écarte... et un pépiement tremble dans l'air immobile... un second plus fort... un troisième... et enfin un vrai vagissement tout en essayant de remuer sa petite tête, en agitant ses mains, ses pieds, alors que dans un long pleur triomphal de nouveau-né se colore sa petite tête sans cheveux, sa figure minuscule... et le cri de la mère lui répond :

"Mon enfant ! Mon amour ! La descendance de mon Tobie ! Sur mon cœur ! Sur le cœur de maman... que je meure heureuse..." dit-elle dans un murmure qui s'éteint dans un baiser et une réaction d'abandon bien compréhensible.

"Elle meurt !" crient les femmes.

"Non. Elle entre dans un repos bien mérité. Quand elle va s'éveiller, dites-lui d'appeler l'enfant : Jésaï-Tobie. Je la reverrai au Temple le jour de sa purification. Adieu. La paix soit avec vous."

Il referme lentement la porte et se détourne pour revenir où il était, vers ses disciples. Mais ils sont tous là, groupe ému qui a vu et qui le regarde avec admiration.

Ils reviennent ensemble dans la cour. Les saluent l'intendant abasourdi qui ne cesse de répéter :

"Comme il regrettera le Tétrarque de n'avoir pas été ici !"

Et ils reprennent la descente pour revenir à la ville.

Jésus met la main sur l'épaule du vieux Benjamin en lui disant :

"Je te remercie pour ce que tu nous as fait voir et pour avoir été la cause d'un miracle..."

EMV 358 – Guérison de l'enfant Jaia, qui est aveugle

Ils traversent quelques petits villages sans qu'il n'arrive rien de notable. L'indifférence accueille et suit le Maître. Seuls les mendiants ne manquent pas de s'intéresser au groupe des pèlerins galiléens et viennent demander l'aumône. Il y a toujours les habitués aveugles dont, pour la plupart, les yeux sont détruits par le trachome, ou les malvoyants qui marchent la tête baissée, supportant mal la lumière, rasant les murs, parfois seuls, parfois accompagnés d'une femme ou d'un enfant. Dans un village où la route de Pella croise celle qui mène à Gérasa et à Bozra par le lac de Tibériade, il y en a toute une foule qui assaille les caravanes de ses lamentations semblables à des jappements de chiens, interrompus de temps à autre par de véritables hurlements. Ils sont à l'écoute – groupe miséreux, sale, fatigué –, adossés aux murs des premières maisons, grignotant des croûtes de pain et des olives, ou sommeillant, tandis que les mouches se repaissent à l'aise sur les paupières ulcérées ; mais au premier bruit de sabots ou de pas nombreux, ils se lèvent et se dirigent, tels le chœur des va-nu-pieds d'une tragédie antique, proférant tous les mêmes paroles et faisant les mêmes gestes, vers les gens qui arrivent. Quelques pièces de monnaie ou quignons de pain volent, et les aveugles ou malvoyants cherchent à tâtons dans la poussière ou dans les ordures pour trouver l'obole.

358.2 Jésus les observe et dit à Simon le Zélote et à Philippe :

« Apportez-leur de l'argent et du pain. Judas a l'argent et Jean le pain. »

Pressés de faire ce qui leur a été ordonné, les deux apôtres vont de l'avant et s'arrêtent pour parler, pendant que Jésus s'avance lentement, retardé par une file d'ânes qui barrent le chemin.

Les mendiants sont étonnés par la salutation et la grâce avec lesquelles ils sont accueillis et secourus par les arrivants. Ils demandent :

« Qui êtes-vous, pour vous montrer si aimables à notre égard ?

– Les disciples de Jésus de Nazareth, le Rabbi d'Israël, celui qui aime les pauvres et les malheureux parce qu'il est le Sauveur, et qui passe en annonçant la Bonne Nouvelle et en faisant des miracles.

– Le miracle, le voilà » dit un homme aux paupières atrocement dévastées.

Et il frappe sur son morceau de pain, en véritable animal qui ne comprend et n'admire que les choses matérielles.

Une femme qui passe avec des brocs de cuivre et qui l'entend, lui dit :

« Tais-toi donc, dégoûtant paresseux. »

Et elle se tourne vers les disciples :

« Il n'est pas d'ici. Il est bagarreur et violent avec ses semblables. Il faudrait le chasser car il vole les pauvres du village. Mais nous avons peur de ses vengeances. »

Et plus bas, avec à peine un filet de voix, elle murmure :

« On dit que c'est un voleur qui a dévalisé et tué pendant des années, en descendant des monts de Caracamoab et de Séla, que les troupes d'occupation qui surveillent les chemins des déserts appellent maintenant Pétra. On dit que c'est un soldat déserteur des troupes de ce Romain qui est venu là... pour faire connaître Rome... Hélios, me semble-t-il, et un autre nom encore... Si vous le faites boire, il va vous raconter... Maintenant qu'il est aveugle, il est arrivé ici... C'est lui, le Sauveur ? demande-t-elle ensuite en montrant Jésus qui est passé tout droit.

– C'est lui. Tu veux lui parler ?

– Oh, non ! » dit la femme, indifférente.

Les deux apôtres la saluent et vont rejoindre le Maître.

358.3 Mais un tumulte se produit chez les aveugles et on entend une plainte qui pourrait être celle d'un enfant. Plusieurs se retournent et la femme de tout à l'heure, qui est sur le seuil de sa maison, explique :

« Ce doit être ce misérable qui soutire leurs pièces de monnaie aux plus faibles. Il le fait toujours. »

Même Jésus s'est retourné pour regarder. En effet, un enfant, ou plutôt un adolescent, sort du groupe tout couvert de sang et en pleurs, et il se lamente :

« Il m'a tout pris ! Et maman n'a plus de pain ! »

Les uns le plaignent, d'autres rient.

« Qui est-ce ? demande Jésus à la femme.

– Un enfant de Pella. Pauvre. Il vient mendier. Ils sont tous aveugles à la maison. Ils se sont transmis la maladie. Le père est mort, la mère reste à la maison, l'enfant quémande l'obole aux passants et aux paysans. »

Le garçon s'avance avec son bâton. Il se sert de son manteau déchiré pour essuyer ses larmes et le sang qui coule de son front.

La femme l'appelle :

« Arrête-toi, Jaias. Je vais te laver le front et te donner un pain !

– J'avais de l'argent et du pain pour plusieurs jours ! Maintenant, je n'ai plus rien ! Maman m'attend pour manger... » se plaint le malheureux tout en se lavant avec l'eau de la femme.

358.4 Jésus s'avance :

« Je vais te donner ce que j'ai. Ne pleure pas.

– Mais Seigneur ! Pourquoi ? Où allons-nous loger ? Qu'allons-nous faire ? dit Judas avec humeur.

– Nous louerons le Seigneur qui nous garde en bonne santé. C'est déjà une très grande grâce. »

Le garçon dit :

« Ah ! c'est sûr ! Moi, si j'y voyais, je travaillerais pour maman.

– Voudrais-tu guérir ?

– Oui.

– Pourquoi ne vas-tu pas voir les médecins ?

– Aucun ne nous a jamais guéris. Ils nous ont dit qu'il y a quelqu'un en Galilée qui n'est pas médecin, mais qui guérit. Mais comment faire pour aller le trouver ?

– Va à Jérusalem, à Gethsémani. Il y a une oliveraie au pied du mont des Oliviers près de la route de Béthanie. Demande Marc et Jonas. Tous les habitants du faubourg d'Ophel te les indiqueront. Tu peux te joindre à une caravane. Il en passe tant ! A Jonas demande Jésus de Nazareth...

– Voilà ! C'est ce nom-là ! Il me guérira ?

– Si tu as la foi, oui.

– Et j'ai la foi. Où vas-tu, toi qui es si bon ?

– A Jérusalem, pour la Pâque.

– Oh ! Emmène-moi avec toi ! Je ne te causerai pas d'ennuis. Je dormirai à la belle étoile et il me suffira d'un quignon de pain ! Allons à Pella... Tu y vas n'est-ce pas ? On prévient ma mère, et puis on part... Ah ! voir ! Sois bon, Seigneur !... »

Le jeune homme s'agenouille pour chercher les pieds de Jésus et les baiser.

« Viens. Je t'amènerai à la lumière.

– Béni sois-tu ! »

358.5 Ils reprennent leur marche, et la main fuselée de Jésus tient l'enfant par un bras pour le conduire avec sollicitude. L'adolescent dit :

« Et toi, qui es-tu ? Un disciple du Sauveur ?

– Non.

– Mais tu le connais, au moins ?

– Oui.

– Et tu crois qu'il va me guérir ?

– Je le crois.

– Mais... il demandera de l'argent ? Je n'en ai pas. Les médecins en veulent tant ! Nous avons souffert de la faim pour nous soigner...

– Jésus de Nazareth ne demande que la foi et l'amour.

– Il est très bon, alors. Mais toi aussi, tu es bon » dit le jeune homme et, pour prendre et caresser la main qui le conduit, il palpe la manche du vêtement. « Quel bel habit tu as ! Tu es un seigneur ! Tu n'as pas honte de moi, déguenillé comme je le suis ?

– Je n'ai honte que des fautes qui déshonorent l'homme.

– Moi, j'ai celles de me plaindre parfois de mon état, et de désirer des habits chauds, du pain, et surtout la vue. »

Jésus lui fait une caresse :

« Ce ne sont pas des fautes déshonorantes. Cependant cherche à n'avoir pas même ces imperfections, et tu seras saint.

– Mais si je guéris, je ne les aurai plus... Ou bien... je ne guéris pas et toi, tu le sais, et tu me prépares à mon sort et tu m'instruis pour me sanctifier comme Job ?

– Tu guériras. Mais après, surtout après, tu dois te réjouir de ton état, même s'il n'est pas des plus heureux. »

Ils sont arrivés à Pella. Les potagers qui précèdent toujours les villes montrent la fécondité de leur sol par la luxuriance de leurs cultures.

Des femmes, occupées au travail dans les sillons ou encore aux cuves de lessive, saluent Jaias et lui disent :

« Tu reviens vite aujourd'hui, ça a bien marché ? » ou encore : « Tu as trouvé un protecteur, mon pauvre enfant ? »

Une femme âgée crie du fond d'un potager :

« Jaias ! Si tu as faim, voici une écuelle pour toi. Sinon, ce sera pour ta mère. Tu rentres à la maison ? Prends-la.

– Je vais dire à maman que je vais avec ce bon seigneur à Jérusalem pour guérir. Il connaît Jésus de Nazareth et il me conduit à lui. »

(...) 358.9 Ils descendent de cet endroit hospitalier et reprennent la route. Ils entrent à Pella et se réunissent, la femme à ses serviteurs, et Jésus à ses apôtres.

Mais la femme lui emprunte le pas, comme fascinée, alors que Jésus suit le jeune garçon qui se dirige vers sa mesure, située au sous-sol d'une construction adossée au flanc de la montagne, caractéristique de cette ville qui s'élève par terrasses, de sorte que le premier étage

du côté ouest est le second étage du côté est, mais en réalité c'est un terrain là aussi, parce qu'on peut y accéder par la rue située au-dessus, qui est au niveau du second étage. Je ne sais pas si je réussis à bien m'expliquer.

Le jeune garçon appelle d'une voix forte :

« Maman ! Maman ! »

De cet antre misérable et sombre sort une femme encore jeune, aveugle, aux manières aisées parce qu'elle connaît bien ce qui l'entoure.

« Déjà revenu, mon fils ? Les oboles ont-elles été assez nombreuses pour que tu sois ici alors qu'il fait encore pleinement jour ?

– Maman, j'ai trouvé quelqu'un qui connaît Jésus de Nazareth et qui dit qu'il va me conduire à lui pour être guéri. Il est très bon. Me laisses-tu y aller, maman ?

– Mais oui, Jaias béni ! Même si je dois rester seule, va, va et regarde le Sauveur pour moi aussi ! »

L'adhésion, la foi de la femme est absolue. Jésus sourit. Il dit :

« Tu ne doutes pas de moi, femme, ni du Sauveur ?

– Non. Si tu le connais et que tu es son ami, tu ne peux être que bon. Lui, enfin ! Va, va, mon fils ! Ne prends pas de retard. Donnons-nous un baiser et pars avec Dieu. »

Ils se cherchent à tâtons et s'embrassent. Jésus pose sur la table rudimentaire un pain et des pièces de monnaie.

« Adieu, femme. Il y a ici de quoi te procurer de la nourriture. Que la paix soit avec toi. »

358.10 Ils sortent. La troupe reprend sa marche. La pluie commence à tomber.

« Mais nous ne nous arrêtons pas ? Il pleut... disent les apôtres.

– Nous nous arrêterons à Jabès Galaad. Marchez. »

Ils mettent leurs manteaux sur la tête et Jésus étend le sien sur la tête du jeune garçon. La mère de Marc, fils de Josias, les suit sur sa monture, avec ses serviteurs. On dirait qu'elle ne peut se séparer de lui.

Ils sortent de Pella. Ils pénètrent dans une campagne verte et triste en cette journée pluvieuse.

Ils font au moins un kilomètre, puis Jésus s'arrête. Il prend la tête du petit aveugle dans ses mains et dépose un baiser sur ses yeux éteints en disant :

« Et maintenant, retourne sur tes pas. Va dire à ta mère que le Seigneur récompense celui qui a foi, et va dire aux habitants de Pella que c'est le Seigneur. »

Il le laisse partir et s'éloigne rapidement.

Mais il ne se passe pas trois minutes que le garçon crie :

« Mais je vois ! Oh ! ne t'enfuis pas ! Tu es Jésus ! Fais que je te voie, toi, en premier ! »

Et il tombe à genoux sur la route détrempée par la pluie.

La femme de Gerasa et ses serviteurs d'un côté, les apôtres de l'autre, accourent pour voir le miracle. Jésus aussi revient lentement en souriant. Il s'incline pour caresser le garçon.

« Va, va trouver ta maman, et sache croire en moi, toujours.

– Oui, mon Seigneur... Mais rien pour maman ? Elle restera dans le noir, elle qui croit comme moi ? »

Jésus sourit d'un sourire encore plus lumineux. Il regarde autour de lui, voit au bord de la route une touffe de margue-rites trempées par la pluie, se penche, les cueille et les donne à l'enfant.

« Passe-les sur les yeux de ta mère et elle verra. Moi, je ne reviens pas sur mes pas, je vais de l'avant. Que celui qui est bon me suive avec son âme et qu'il parle de moi à ceux qui doutent. Toi, parle de moi à Pella dont la foi vacille. Va ! Dieu est avec toi. »

Puis il se tourne vers la femme de Gerasa :

« Quant à toi, suis-le. Voici la réponse de Dieu à tous ceux qui tentent de diminuer la foi des hommes dans le Christ. Et que cela raffermisse ta propre foi et celle de Josias. Va en paix. »

Ils se séparent. Jésus reprend sa marche vers le sud. L'enfant, la Gerasénienne et ses serviteurs, vers le nord. Un voile de pluie les sépare comme un nuage de fumée...